





Daniel Cohen éditeur

*Profils d'un classique*, une collection dirigée par Daniel Cohen

*Profils d'un classique* a pour vocation d'offrir au lecteur français, par voie de l'essai ou de l'œuvre plus personnelle, un éclairage nouveau sur des auteurs nationaux ou étrangers à qui la maturité littéraire et la renommée nationale confèrent le statut de «classique». S'il est vrai qu'elle vise plus spécifiquement des auteurs contemporains, et en tout cas nés au XX<sup>e</sup> siècle, elle pourrait s'ouvrir également à des auteurs plus anciens, nés au XIX<sup>e</sup> siècle notamment, mais dont l'œuvre s'est déroulée, à cheval entre les deux siècles, soit par son retentissement, soit par sa cristallisation.

Claude Vigée a inauguré la collection avec *Mélancolie solaire*. L'ont suivi Raymond Espinose avec des textes sur Albert Cossery et Boris Vian, Georges Ziegelmeyer sur le Coréen Jo Jong-Nae, et, cerise sur le gâteau, André Gide, dont les poésies, tirées des *Cahiers d'André Walter*, illustrées par Christian Gardair, ont conféré à la collection une touche prestigieuse. Pour la dernière saison de 2009, sont prévus le texte de Didier Mansuy sur Marcel Jouhandeau, Hamid Fouladvind sur son ami Louis Aragon et à nouveau Claude Vigée avec un somptueux *L'extase et l'errance*. D'autres titres sont en préparation pour 2010.

ISBN : 978-2-296-08788-0

© Orizons, Paris, 2011





Edith Stein  
«Le livre aux sept sceaux»





## Autres Œuvres

### POÉSIE

- Notre amour est pour demain* (Pierre Seghers, 1951)  
*Au clair de l'amour* (avec un dessin de Fernand Léger,  
Seghers, 1955)  
*D'une voix commune* (dessins de Robert Lapoujade,  
Seghers, 1962)  
*L'Opéra de l'espace* (N.R.F. Gallimard, 1963)  
*Arbre d'identité* (Rougerie, 1976)  
*Un cantique pour Massada* (Europe/poésie, 1976)  
*Table des éléments* (Pierre Belfond, 1978)  
*Délogiques* (Belfond, 1981)  
*Quarante polars en miniature* (Rougerie, 1983)  
*La vie est un orchestre* (Pierre Belfond, 1991) Prix Max  
Jacob 1992  
*Alphabase* (Rougerie, 1992)  
*Fable Chine* (avec des papiers froissés de Ladislav Kijno,  
Rougerie, 1996)  
*Géode* (dessins de Jacques Clauzel, Ed.PHI, 1998)  
*Journal alternatif* (acryliques de François Féret,  
Dumerchez, 2000)  
*L'Escalier des questions* (lavis de Colette Deblé,  
(L'Amourier, 2002)  
*Corps à réinventer* (Ed. de la Différence, 2005)  
*La réalité d'à côté* (Frontispice de Nicolas Rozier,  
L'Amourier, 2005)  
*La scène primitive* (Ed. de la Différence, 2006)  
*Gestuaire des sports* (dessins d'Alain Bar Le Temps des  
cerises, 2006)  
*À revoir, la mémoire*, avec des collages de Ladislav Kijno,  
(Ed. PHI, 2006)  
*J'ai failli la perdre* (Editions de la Différence, 2010)



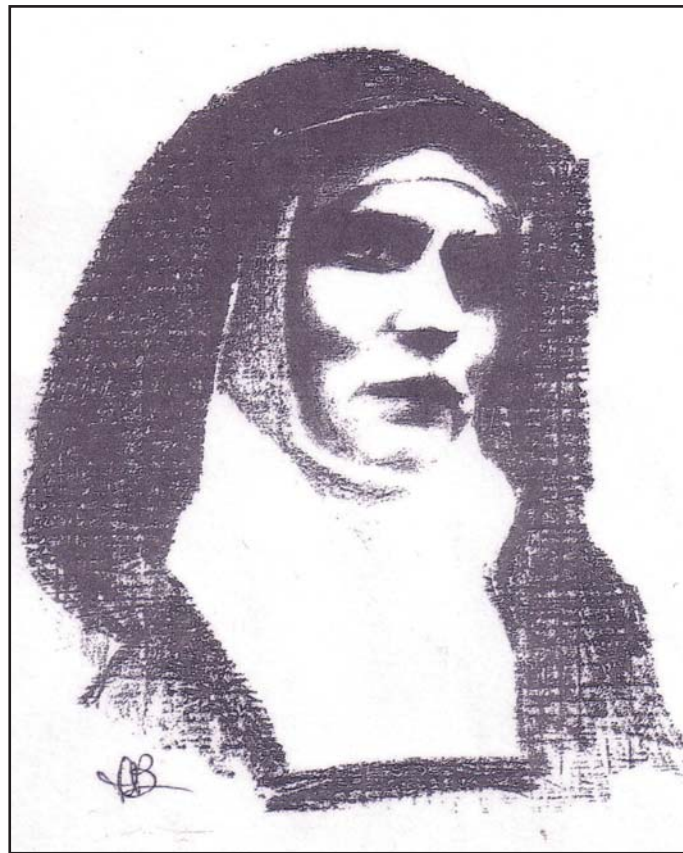
Françoise Maffre Castellani

Edith Stein  
«Le livre aux  
sept sceaux»



**O**rizons

2011



Edith Stein  
Echt, février 1942





## Introduction

Longtemps, Édith Stein me parut inaccessible. La multiplicité de livres publiés sur sa vie, son oeuvre, son itinéraire spirituel, et surtout le trop grand écart entre ce qui aujourd'hui intéresse le lecteur le plus curieux et le spécialiste de la philosophie allemande ou de la mystique carmélitaine, rendaient dérisoire toute tentative de se frayer un chemin dans cette forêt.

C'est le hasard d'une conversation qui voulut que je reprenne un ancien travail : un essai sur ce qu'Édith Stein elle-même appelait son «secret». Un secret débordant largement du cadre de sa seule relation à Dieu et qui sera de plus en plus enfoui tout au long de sa vie, permettant de lever un peu le voile qui recouvre la personnalité, sinon mystérieuse du moins atypique, de cette femme dont la fréquentation ne laisse pas en repos, tant elle suscite de curiosité, d'attraction ou d'irritation et, en un certain sens, d'inquiétude.

L'inquiétude était du reste ce sur quoi insistait le Dr Josef Möller dans son intervention à Tübingen lors de l'inauguration en 1966 du foyer d'étudiantes *Edith Stein*: «Le nom d'Édith Stein est et demeure inquiétant. Une telle dénomination implique du courage, ne serait-ce que parce que l'on ne peut dire que le nom d'Édith Stein soit populaire. L'impopularité d'une activité fondée sur la spéculation philosophique s'efface cependant devant le chemin de croix qui la conduisit au camp de concentration. Son livre, *La Science de la Croix*, ne peut à son tour que servir de référence pour ce chemin : le livre est pâle comparé au chemin lui-même.»<sup>1</sup>

Les étapes d'un tel chemin se succédèrent selon une sorte de symétrie : enfance heureuse, libre, mais un peu difficile ; adolescence protégée, mais tourmentée ; études brillantes, amitiés nombreuses, mais amours déçues ; engagement intellectuel passionné dans le siècle à la recherche du vrai et du juste, mais pressentiment, barrant l'avenir, de la catastrophe qui allait s'abattre sur les Juifs. Cette alternance de lumière et d'ombre s'était donc inscrite dès l'origine dans la personnalité d'une femme dont le destin met au défi toute tentative de catégorisation, tellement il ménage de surprises et tellement il réjouit par la liberté de celle qui l'embrassa, une liberté qui suscita

1. Citation chez Waltraud Herbstrith et Marie-Dominique Richard, *La folie de la Croix*, Le Signe, 1997, p. 42.





scandales, incompréhensions et même commentaires inqualifiables.

Beaucoup parmi nous ont entendu parler des décisions surprenantes qui marquèrent la vie d'Édith Stein, et savent qu'elle arriva à Auschwitz, le 9 août 1942, qu'elle y fut aussitôt gazée parce qu'elle était juive et qu'elle fut béatifiée, le 1er juin 1987, puis canonisée, le 11 octobre 1998, par le pape Jean-Paul II, en tant que « martyre chrétienne » et « fille d'Israël » — ce qui n'alla pas sans remous.

Autour d'Édith Stein, l'inclassable, la non-conforme à toute idée préconçue, il y eut donc beaucoup de murmures devant le chemin inattendu et paradoxal qu'elle emprunta et dont le sens n'apparaît que tout à la fin quand les circonstances tragiques et le Dieu auquel elle livra sa vie eurent levé les sceaux qui auraient pu entraver sa liberté.

### Quels sceaux ? Et quels paradoxes ?

Elle était juive, incroyante dans sa jeunesse par revendication d'indépendance, mais elle resta juive par toutes les fibres de son être, même après sa conversion : le Livre demeurant le soutien de sa



vie, son conseil et sa lumière. Avec les siens, selon son désir le plus profond, elle marcherait vers l'accomplissement en Jésus Christ de la Promesse faite à Israël, toute mystérieuse que puisse paraître cette Promesse.

L'itinéraire spirituel d'Édith Stein fut très particulier : évolutif, affectif, comme le nôtre, il resta en expansion au long d'un cheminement difficile jusqu'à son terme, quand à travers les drames et déchirements assumés, elle acquerra une paix intérieure au creux même de l'angoisse, grâce à la découverte d'un appui inébranlable. Très particulier, cet itinéraire fut également déconcertant. Par exemple, lorsque elle demande le baptême, elle a déjà trente ans, cherche depuis longtemps sa voie parmi les philosophes, hésite, et finalement se décide, brusquement, après avoir lu la *Vie par elle-même* de Thérèse d'Avila, durant une nuit de feu chez ses amis les Conrad-Martius. Et pourtant elle attendra douze ans avant de se présenter au carmel de Cologne. C'est donc en 1933, à quarante-deux ans — ce qui est rarissime — et alors que Hitler venait d'accéder au pouvoir, qu'elle frappe à la porte du Carmel, au scandale de sa famille et de ses amis, ce que l'on comprend, pour peu que l'on essaie de se mettre à leur place.

Elle était allemande et devra assumer les pires moments de l'histoire de son pays, déchirée entre



son amour de l'Allemagne («Je suis prussienne et juive», écrira-t-elle avec fierté) et ce que l'Allemagne devenait sous la botte nazie, tandis que la Prusse, sa terre natale et tellement aimée serait l'un des fers de lance de l'antisémitisme. Qu'Édith Stein ait pu garder un amour ardent pour son pays, sa grandeur passée et encore récente sous Bismarck, sa culture philosophique, littéraire, artistique, scientifique, sa tolérance à l'égard des minorités, pensait-elle, à l'heure où d'autres Juifs allemands fuyaient cette «terre blafarde» (Brecht), cela peut se comprendre aussi, mais avec un petit effort.

Elle était catholique, et souffrit à un degré que l'on imagine sans peine de l'antijudaïsme séculaire de l'Église, vecteur d'un antisémitisme répandu alors dans toutes les couches de la société allemande, dans toute l'Europe et jusqu'à Rome. Pourtant, en dépit du poids de l'Histoire, en dépit des aveuglements et des trahisons des responsables de l'Église et des chrétiens en général, elle écrivit sur l'Église-Corps du Christ, des pages irradiées de lumière. Par quelle tension de l'esprit jusqu'à risquer de perdre toute assise intellectuelle, Édith Stein est-elle parvenue à tenir ensemble semblables contradictions ? C'est au Carmel que ces incompatibilités apparentes s'unifièrent sous l'influence de ses deux maîtres, sainte Thérèse d'Avila et saint Jean de la Croix, pendant les neuf années qu'elle vécut cloîtrée à Cologne d'abord,



puis à Echt aux Pays-Bas où elle dut se réfugier, la mort dans l'âme, après la Nuit de Cristal du 9-10 novembre 1938. Elle ne consentit à cette fuite que pour épargner à ses sœurs d'éventuelles représailles.

Elle était aussi et essentiellement philosophe et une philosophe si prestigieuse qu'on tenta de la détourner de la vie monastique, tellement on l'estimait promise à une brillante carrière dans le monde. Elle n'écouta pas ces conseils, sans pour autant renoncer à écrire. Elle se présenta même à la porte du carmel de Cologne, précédée de six grandes caisses de livres, ce qui était assez surprenant de la part d'une femme, et d'une femme de ce temps-là !

On le voit, Édith Stein intrigue et en irrite plus d'un.

Elle intriguait déjà et depuis longtemps sa mère, ses frères et ses sœurs.<sup>2</sup> Mme Stein, restée veuve avec sept enfants après le décès accidentel de son mari, fit face à une situation difficile, grâce à une extraordinaire énergie. «Vraie mère juive», selon les mots d'Édith, vraie matriarche, elle régnait sur sa famille avec autorité et amour en puisant sa force dans sa fidélité à la Thora. Mais, à sa désolation, tous ses enfants cessèrent de pratiquer la religion de

2. Édith Stein eut deux frères, Paul et Arno, et quatre sœurs, Else, Frieda, Rosa et Erna. (Quatre autres enfants moururent en bas âge).

leurs pères. Que dire alors de sa douleur quand elle apprit la conversion d'Édith, née le 12 octobre 1891, jour du Grand Pardon, le Yom Kippour ? Augusta avait vu une « bénédiction » dans cette date, riche de tant de sens pour les Juifs. Une bénédiction, en effet, mais dont elle ne sut pas de son vivant à quoi elle conduirait sa fille préférée.

D'après Édith Stein qui le raconte dans la *Vie d'une famille juive*<sup>3</sup>, tous ses frères et sœurs furent des « énigmes » pour leur mère, soit en raison de leur caractère ou du peu d'intérêt que l'un ou l'autre manifesta pour les études et moins encore pour la succession de leur père dans sa fabrique de bois, devenue « le royaume » de la mère, soit à cause du choix de tel ou tel conjoint. Mais, incontestablement, la plus énigmatique, c'était Édith, la benjamine.

L'anecdote qui suit est, de ce point de vue, éloquente. Lorsqu'elle était encore enfant, Édith avait été surnommée par ses sœurs : « Le livre aux sept sceaux ». Étonnante prescience d'une destinée intellectuelle et spirituelle qui s'avérerait, de fait, aussi complexe qu'énigmatique. Et étrange idée que l'attribution d'un tel surnom par des jeunes filles juives à une enfant de quatre ou cinq ans ! S'ajoute une sorte de contradiction entre la pesante connotation des sceaux et ce que nous ne cesserons de découvrir

3. Éditions Herder, Fribourg, 1985, en français Ad Solem-Cerf, 2001.



de la femme libre que fut éminemment Édith Stein. Car il est possible d'être déterminé par son héritage génétique, son milieu familial et social, et libre, en vertu de la part de liberté qui nous est laissée au hasard de circonstances plus ou moins favorables. Très favorables dans le cas d'Édith Stein.

Quant au « livre aux sept sceaux », couronnant les visions de l'Apocalypse au cours desquelles Jean voit devant lui se révéler la destinée de l'humanité jusque là voilée, scellée, au cœur du mystère d'Israël, il représente dans la tradition chrétienne le Premier Testament déchiffrable en partie seulement, mais rendu pleinement intelligible par l'Agneau immolé, vainqueur du mal et de la mort.

Édith Stein connaissait évidemment ce texte, et n'avait pas non plus oublié que l'image des sceaux se trouve déjà dans les livres prophétiques, soit pour annoncer la colère de Dieu devant son peuple aveugle et sourd, soit pour enraciner la vocation du prophète dans une unité indéfectible avec son Dieu.

Autant dire que déjà, comme dans un miroir, Édith Stein pouvait voir se refléter ce qui serait sa place entre les deux Testaments.

C'est pourquoi, sur cet arrière plan scripturaire,



nous pouvons l'imaginer dans sa cellule, repensant en souriant, à ce surnom, qui ne devait pas lui déplaire, et qui en tout cas tranchait de façon amusante sur ceux de ses sœurs, par exemple Erna, dite «la corneille», parce qu'elle était très susceptible et que dans ses accès de colère, elle poussait des cris stridents, ou Rosa, dite «le lion», parce que dans ses crises de rage, elle poussait des rugissements ! Mais par-delà les anecdotes qui pullulent dans ce livre de Mémoires pour le plaisir du lecteur qui se sent ainsi en familiarité avec son auteur, le plus curieux, c'est bien l'étrangeté d'Édith Stein, même si c'était pour rire que ses frères et sœurs voyaient en elle, quand elle était toute petite, «un puits de science» ou «le livre aux sept sceaux».

À vrai dire, quiconque la fréquente depuis longtemps sait que l'image véritablement emblématique des sceaux et des sceaux levés est, entre autres, celle qui offre une ouverture privilégiée pour entreprendre une «expédition» (c'est un mot d'Édith Stein) dans ses «demeures» (un mot de Thérèse d'Avila) où, «de commencements en commencements», nous irons avec elle «jusqu'à des commencements qui n'auront plus de fin» (Grégoire de Nysse), en l'accompagnant dans la complexité de sa vie psychologique, les tensions de sa vie affective, les traversées de sa vie intellectuelle sous l'étendard de la liberté, enfin l'expérience avec Thérèse d'Avila et



Jean de la Croix de l'union crucifiante avec Dieu, qui lui permettra d'entrer librement dans sa passion «sur les pas du Crucifié», selon ses propres termes, avec son peuple, pour son peuple et pour le salut de l'Allemagne et du monde.

Le paradoxe du livre scellé-descellé par le jeu des circonstances d'*Une vie bouleversée* se resserre alors sur son nœud dans le choix du Carmel. J'ai repris le titre donné au *Journal* d'Etty Hillesum, car chez les deux femmes, quoique si différentes, se retrouvent le même développement personnel, le même accès à une humanité plénière, la même libération spirituelle, à l'heure des choix décisifs.

Pour Édith Stein, ce sera précisément au moment où elle paraît renoncer à toute autonomie durant ses dernières années, qu'elle fera au contraire l'expérience d'une liberté quasi indescriptible, tout à fait «différente de genre», «d'un autre ordre» que les autres libertés, même les plus hautes, pour parler comme Pascal.